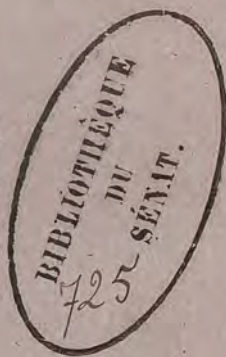


# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



THE FATHER

RE-ADDITIONAL



LIBRARY OF THE

FRATERNITY





---

# DIALOGUE

ENTRE DEUX BRIGANDS,

L'un Général de tous les COURTAUT-DE-BOUTIQUES  
de la Compagnie-des-Indes Anglaise ;

L'autre à la tête de tous les RAT-DE-CAVES de la France :

Celui-là coupable d'avoir saccagé par l'épée & inondé  
de sang des conquêtes éloignées ;

Celui-ci encore plus criminel en abandonnant son propre pays  
au tranchant de la plume financière, & en l'abîmant sous  
des flots d'une encre fiscale :

Le premier, poursuivi dans sa patrie pour s'y être retiré,  
en emportant tous les mouchoirs de coton d'une  
Province Indienne, gouvernée à coups d'aune &  
de bayonnette ;

Le second, esquivé chez l'Etranger, en s'arrachant les cheveux  
de désespoir de ne pouvoir enlever la dernière chemise de ses  
Compatriotes.

## O U V R A G E

Où sont exposées toutes les fredaines qui auroient fait pondre les  
deux Aristotripons, si le col d'un Larron millionnaire n'étoit  
sacré et inviolable.

---

M. HASTING.

BON jour, M. de Calonne.

M. DE CALONNE.

Ah ! C'est mon ami M. le Gouverneur gé-  
néral de l'Inde. Je suis ravi de vous voir. Vous me  
trouvez convalescent après une indisposition de quel-  
ques jours, sans quoi je me serois déjà transporté  
dans votre nouveau domicile ; car j'ai appris votre  
détention à la Tour (1). J'ai même assisté hier,

---

(1) Prison d'Etat.



incognito, à l'une des nouvelles séances de votre procès. La proximité de la salle de Westminster m'avoit décidé à cette première sortie. Je vous destinois la seconde.

M. HASTING.

Nous ne pouvions donc pas manquer de nous rencontrer de part ou d'autre.

M. DE CALONNE.

Certainement; mais, que cela vint de la vôtre, voilà ce que je n'avois pas prévu, & vous étiez l'homme de Londres, de qui j'attendois le moins une visite dans ce moment. Elle ne m'en est que plus agréable en ce qu'elle me fait augurer tout de suite un heureux changement dans vos affaires.

M. HASTING.

Le tout se réduit à ce que je puis sortir, pourvu que je sois accompagné de deux Gardes. Je les ai laissés dans votre anti-chambre. Nous pouvons donc discourir avec franchise & sécurité. Ce peu de liberté que j'ai obtenue, je l'emploie à visiter un grand homme en finances, & à titre de confrère en administration, vous prier de me donner quelques conseils sur ma position présente, que vous connoissez assez pour qu'il ne soit pas superflu de vous la retracer.

M. DE CALONNE.

De tout mon cœur; mais il semble que vous demandez des conseils un peu tard, le procès en étant où il en est. Dites-moi un peu: est-ce que vous êtes infirme des jambes?

M. HASTING.

Au contraire, je les ai fort bonnes.

M. DE CALONNE.

Pourquoi donc n'en avoir pas fait le même usage que moi. C'est ainsi que j'ai répondu au *Décret de prise de corps* rendu par le Parlement de Paris. Ce mouvement des jambes est la *réponse* souveraine, & la *raison*....



3  
M. HASTING.

Je vous entends : c'est la *raison dernière*, le *ratio ultima*.

M. DE CALONNE.

Point du tout : c'est la *raison première* des décrétés de prise de corps.

M. HASTING.

Et où prétendez - vous que j'aie dû aller ?

M. DE CALONNE.

Une espèce d'*Equité générale*, un *Jus publicum*, un *Droit Public*, si vous n'aviez eu qu'eux à consulter, demandoient que c'eût été en France (1). Vous y auriez *balancé* mon passage en ce Pays & fait *contre-poids*. La Statique terrestre, & sur-tout la *Minérale*, l'exigent peut-être aussi. Deux hommes de notre *poids* ne peuvent *pas* se rencontrer ensemble, sans troubler l'équilibre du globe. Au moins ne passerois-je pas avec vous par le même Paquebot, fut-ce le Paquebot Amiral. J'ai déjà assez fait gémir, & mis en danger de couler bas celui qui m'a fait traverser le canal (2). Tous les autres Passagers, relativement à nous deux, ne sont que des *âmes sans corps*. Mon Paquebot donc, ainsi que la Barque à Caron, accoutumé à ne transporter que de ces *Ombres fugitives*, n'étoit pas préparé à recevoir une âme aussi bien *substantiée* que la mienne, aussi *dense*, &.....

M. HASTING.

Et aussi *fugitive*. Mais, mon cher, vous parlez équilibre & statique comme *Archimede*.

M. DE CALONNE.

Peut-être la refonte des Monnoies m'a-t-elle donné quelques connoissances relatives à ces sciences.

---

(1) On est dans l'opinion à Londres que M. de Calonne a passé en Angleterre avec deux millions de louis.

(2) . . . . . *Gemult sub pondere cymba*  
*Sutiles & multam accepit rimosa paludem. VIRG. l. 6.*



M. HASTING.

En effet, dans les questions d'alliage; & j'apperois un très-grand rapport entre votre opération & la fameuse couronne d'Hiéron. Vous avez même laissé bien loin derrière vous.....

M. DE CALONNE

Le Mathématicien, parent du Roi de Sicile?

M. HASTING.

Non, pas celui-là, mais bien l'Orfèvre Syracusain qui ne vous valloit certainement pas, & que l'on ne met ici en parallele avec vous, que parce qu'il avoit trouvé de bien autres entraves, ayant reçue une masse d'or bien pesée, & rencontré pour Juge un homme tel qu'*Archimede*.

M. DE CALONNE.

Ne me donnoit-on donc pas toute la monnoie de France dans un haut degré de pureté, & n'avois-je pas les Parlemens contre moi? Mais je m'en suis tiré en embrouillant la matiere par deux altérations d'espèces; l'une générale, & l'autre particuliere à chacun de mes subalternes Directeurs des Monnoies. Aussi les Parlemens dans le désespoir de résoudre un problème aussi compliqué, ont-ils pris le parti de me louer. Ils ont exalté ma *générosité* envers ces trente deux Directeurs à qui je donnois 4 liv. 6 s. 3 den. par louis. Ils ont célébré le secret, l'intimité & l'intelligence qui regnoit entre le chef & les sous-ordres.

M. HASTING.

Il étoit pourtant difficile d'obtenir de la discrétion d'un si grand nombre de coopérateurs.

M. DE CALONNE.

J'en avoit fait une *vraie société de freres* qui, dans l'union & la concorde, soulageoient de son trop de pureté toute la monnoie de l'un à l'autre bout du Royaume.

M. HASTING.

Comme c'étoit édifiant!



5  
M. DE CALONNE.

Aussi a-t-il fallu que la mort & les scellés aient surpris le Directeur de Strasbourg, encore la lime à la main, pour que ce second amaigrissement ne passât pas incognito.

M. HASTING.

Quoiqu'il en soit, vous deviez prévoir cet événement, & y pourvoir en n'établissant qu'un seul *frere* Directeur, dont la mort arrivée dans la Capitale & tout près de vous, n'auroit pas eu les mêmes suites. Il vous auroit aussi fallu beaucoup moins de poudre d'or pour rassasier un seul *Argentier*, que trente-deux, & votre modestie auroit eu moins à souffrir des *éloges* donnés au Contrôleur - Général *Philadelphie*, qui laissoit aux *Argentiers* subalternes emporter un cinquieme de chaque pièce.

M. DE CALONNE.

Tout le monde fait combien j'ai fait d'efforts pour n'avoir qu'un seul Directeur. On ma forcé la main.

M. HASTING.

Votre monnoie d'argent est je pense *affligée* du même excès de pureté. Comment donc n'avez - vous pas.....

M. DE CALONNE.

J'avois besoin que cet autre restât intacte, afin de masquer ma double rognure, en soutenant dans les places de commerce, voisines de la France, l'ancienne valeur intrinsèque de l'espece d'or; car alors l'étranger prend chacune de ces nouvelles pieces d'or, comme un lourd billet de *pinchebec*, montant à quatre écus de six livres & payable, à vue, en terre de France.

M. HASTING.

Je commence à appercevoir tout l'art que vous avez mis dans votre chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Je vois aussi pourquoi vous n'avez tenu aucun compte de l'assertion de ceux qui prétendoient, qu'au moyen d'un Edit qui auroit changé le rapport établi entre les espèces d'or



& d'argent, l'on pouvoit épargner les frais de main-d'œuvre & de refonte, évalués tous seuls à 6 millions.

M. DE CALONNE.

Comme si le gouvernement des Empires admettoit ces économies mesquines & mercantiles ! Qui ne reconnoît ici des insinuations de Papetiers, dans les vues de débiter quelques rames de papier, dont la dépense, jointe à celle de l'impression de l'Edit, auroit, j'en conviens, formé tout le coût de cette opération ?

M. HASTING.

J'ai encore à vous avouer que ces sortes d'opérations sur les monnoies, avant que vous vous en mêlassiez, m'avoient toujours parués avilissantes, même pour les Métallurgistes couronnés qui en avoient profité. Les Juifs sont presque par-tout fort adonnés à cette honteuse branche d'industrie, à laquelle ils répugneroient, comme tout bon Citoyen, si les Législateurs ne les avoient exclus de cet état civique qui donne la pudeur & les vertus. On les accuse assez généralement d'enlever, avec une lime, une portion du contour des espèces qui leur passent par les mains, & je ne fais si dans l'étymologie du mot *Circuncire*, d'où leur vient le surnom de *Circuncis*, nous ne pourrions pas trouver.....

M. DE CALONNE.

*Circuncire* dérive de *circumcido* : Je coupe autour.

M. HASTING.

Précisément : Ils coupent autour de la monnoie, mais votre coupure générale autour de la monnoie de l'un des plus grands empires vous place dans un ordre à part. La grandeur de votre opération l'ennoblit & vous met au-dessus de tous rivaux. Oui, une *circuncision* aussi transcendante prosterne à vos pieds, non-seulement les timides *Coupeurs-autour* Juifs ; mais encore les autres plus hardis *Coupeurs*.....

M. DE CALONNE.

Vos applaudissemens me causent bien du plaisir.



J'avois craint ne vous voir pas accueillir ma double rognure, accoutumé comme vous étiez dans l'Inde, non pas à rognier la pièce de monnoie, mais à la prendre toute entière. L'homme de génie d'émèle le grand par-tout où il se trouve. Je vois que vous avez envisagé mon opération, ainsi que j'ai fait par la grande face & avec de ces regards qui ne sont pas donnés à tout le monde. Cette rare perspicuité de vue m'étoit attribuée en deux vers que j'ai retenus parmi tant d'autres dont on me parfumoit. Les voici, ils sont fiers :

Le hibou peut-il voir, de son regard timide,  
Ce que l'aigle & Calonne ont vu d'un œil rapide,

M. HASTING.

C'est l'œil qui convenoit à la paire de jambes, dont vous m'avez fait plus haut remarquer la rapidité; mais, M. de Calonne, vous ne m'écoutez pas, tandis que vous scandez & rescandez ainsi ces vers.

M. DE CALONNE.

C'est en effet trop s'arrêter sur des objets qui, tout flatteurs qu'ils soient, ne sont toujours que des sons & des paroles.

M. HASTING.

La France est un pays où l'on a poussé loin cet art de sons & de paroles que l'on nomme louanges.

M. DE CALONNE.

La France est un pays où vous devriez être actuellement, & c'étoit à quoi nous en étions lorsque la pesanteur spécifique.....

M. HASTING.

Oui, c'est précisément cette misérable question qui nous a entraîné si loin de notre sujet.

M. DE CALONNE.

Je voulois alors, je me le rappelle, vous faire augurer de la réception qui vous attendoit dans mon pays, par le bon accueil que je reçois dans le vôtre; on m'y fête, on m'y respecte, on m'y honore; les papiers prennent mon parti contre tout ce qui m'est



lancé du continent ; ils s'occupent de moi , & tiennent compte de tout ce que je peut dire ou faire. Un trait vous fera juger du reste : étant allé voir une des premières assemblées de votre Parlement , & ayant témoigné quelque approbation , les papiers n'ont pas manqué d'en faire part au Public matinal de Londres. Je ne me rappelle pas moi-même ce que j'ai ainsi immortalisé par une marque de ma protection. Dans l'ignorance où je suis de la langue , mon éloge devoit s'adresser à quelque *file de siège bien disposés* , à quelque *heureux arrangement de tapis* , ou à d'autres objets de cette importance : cependant mon signe d'assentiment n'en a pas été moins transmis , le lendemain matin , aux curieux & ensuite à la postérité. Or , votre *pesanteur aurifique* , puisque la *spécifique* vous déplaît , vous assure le même accueil de l'autre côté du canal ; nous y avons aussi nos Ducs de Quesberry prêts à fauillir les Etrangers.

M. HASTING.

Parmi les témoignages d'un zèle minutieux , que vous donne les Gazettiers chargés de votre biographie personnelle , il se trouve par fois des paragraphes moins doucereux , & qui , aux yeux des gens voyant comme *l'aigle & Calonne* , ne sont que des avertissemens à vous adressés , pour vous rappeler que vous avez oublié d'envoyer l'argent de la semaine. Ceux-ci vous viennent de vos Historiens *Chronologifes* , gens secs , arides , n'ayant que des dattes à vous offrir , & d'une *ponctualité impitoyable* à noter le période de temps écoulé. Comme votre *Confrere* , je me crois permis de vous engager à recommander plus d'attention à votre *Semainier* , afin d'éviter les occasions de *scandale*. Il y a environ trois mois que j'ai vu , dans un des Papiers de *Chronologie journaliere* , un de ces articles qui étoit extrêmement fort ; vous dire sa place , si elle étoit entre les effets perdus & les retrouvés ,  
entre



entre les biens à vendre & ceux à acheter, c'est ce qui m'est impossible. On y portoit à 300 millions la somme dont vous ne *pouviez rendre aucun compte*, sans celles dont vous en aviez rendus de mauvais.

M. DE CALONNE.

Que voulez-vous attendre de ces gens-là, qui, en finance, ne connoissent que leurs trois schelings fix sols (1); & passé cela, parlent arbitrairement de...

M. HASTING.

Mais non, ce papier est encore bien servi en nouvelles politiques; on remarque de la fraîcheur dans celles qu'il donne: seulement les articles sont courts, parce qu'il s'est particulièrement consacré & comme *venu aux choses à vendre*; outre cela, le paragraphe en question n'étoit pas une assertion isolée; il formoit un tableau raccourci des résultats économiques provenant du travail de chaque Administrateur des Finances, depuis un peu avant l'Abbé Terrai, & terminoit par vous & de la manière dont nous l'avons dit, son *contrôle des Contrôleurs Généraux*. Mais le hasard, lorsque je venais ici, m'a fait rencontrer un morceau un peu différent, quoique sur le même objet, au moins à ce qu'il m'a paru, n'ayant fait que le parcourir avant de le mettre dans ma poche. Ce sont quelques feuilles emportées d'un manuscrit français; l'ouvrage paroît destiné à l'impression, à en juger par quelques précautions que l'on y remarque; ce n'est, au reste, pas un sec arrêté-de-compte. Auriez-vous eu, avec quelque phraséur, une querelle de langue, un *duel verbal*, dont cette pièce seroit la relation, car on vous y adresse la parole?

M. DE CALONNE.

Je ne me le rappelle pas.

---

(1) C'est le prix courant de l'un de ces avertissemens.



M. HASTING.

Dans ce cas, c'est donc à la manière des grands Orateurs, & de même que *Cicéron* dans le Sénat apostrophait *Antoine* bien tranquille chez lui, à-peu-près comme vous voilà maintenant.

M. DE CALONNE.

Je vous prie, laissez-m'en voir le caractère.

M. HASTING.

Volontiers.

M. DE CALONNE.

L'écriture m'en est inconnue, j'ai même peine à la lire. Il seroit néanmoins possible de reconnoître l'Auteur par son style.

M. HASTING.

Pour moi, je la lis aisément; ma position dans l'Inde m'ayant rendu aisé jusques aux déchifremens. Mais je crains que cette lecture.....

M. DE CALONNE.

Ne m'offense, n'est-ce pas? Oh! soyez tranquille, on m'a familiarisé. Je vous rends l'écrit, & vous installe moi-même dans vos fonctions de lecteur bénévole.

M. HASTING.

Puisque vous le voulez, je vais lire. Vous ne vous en prendrez donc pas à moi; je commence: — *A ne considérer que l'effet politique de vos opérations, exécutées dans un pays & utiles à un autre son rival, on seroit porté à vous croire né Anglais, & quelque furtif rejetton des Chur-chils.* ---

M. DE CALONNE.

Au mot *furtif* près, parce qu'il vient de (*fur*) voleur, je n'y vois point toute cette noirceur que vous m'avez annoncée; ce n'est pas me mortifier beaucoup de me faire naître parmi un peuple estimé & qui m'accueille. Mais nos amis prennent tout de suite l'alarme!

M. HASTING.

Ayez patience, écoutez la suite: — *Toute votre Administration est celle d'un Etranger qui, sans choix dans ses projets, déterminé à tout, s'est enfoncé, comme Annibal, dans le pays ennemi, & y a exécuté, lui seul, ce que le Général Carthaginois n'a pu achever, à la tête d'une nombreuse armée.* ---



M. DE CALONNE.

Qu'y a-t-il encore là, sinon une comparaison gigantesque & le travers d'un homme qui a mis dans sa tête que je ne suis pas Français : c'est sa manie à lui.

M. HASTING.

Je crois qu'il aura pris quelques expressions de sa similitude, dans l'article du Morning Chronicle, où vous faisiez désavouer des propos; l'Auteur de ce papier vous donnoit pour un déterminé, & prétendoit que c'étoit là l'opinion que toute l'Angleterre avoit toujours eue de vous. Au reste, je voudrois que vous pussiez vous accommoder ainsi de tout le reste; il seroit pourtant bien singulier que ce que je vous ai apporté comme une satire, se trouvât être une fade adulation. Je continue donc : — *Il n'y a que la bassesse des moyens que vous avez employés qui arrête, quand tout le reste conduit à faire imaginer, que Malbouroug, trouvant en vous un enfant de sa famille, inconnu & désavoué, mais propre à servir une haine implacable, aura renouvelé la scene d'Amilcar, en vous faisant jurer d'aller, au sein de la France, consommer une ruine qui s'étoit refusée au génie guerrier du héros, mais qui devoit céder à la dévastation des Finances, auxquelles, en ces derniers temps, semble attaché le destin de chaque empire* ---.

M. DE CALONNE.

Ceci devient différent.

M. HASTING.

Mais nos amis prennent tout de suite l'allarme ! Nous en resterons-là, n'est-ce pas ? & je vais.....

M. DE CALONNE.

Non, continuez, s'il vous plaît; je suis curieux de voir par quels sophismes il entreprend d'appuyer de telles assertions.

M. HASTING.

Je reprends donc la lecture : — *La forte constitution des nôtres ( c'est-à-dire de nos Finances ) les avoit fait résister à tant de guerres malheureuses & aux profusions d'une Cour dissipée & prodigue durant un long règne. Restaurées en*



pleine guerre par votre prédécesseur, sous un Roi bon & économe, elles vous ont été remises dans un état florissant ---. Allons, c'est un Français qui parle; les gens de votre pays se vendent tout de suite par l'éloge de leur Roi (1); je reviens à mon poste: — Ce bonheur de notre Nation faisoit le malheur de sa rivale, & la situation brillante de l'une obscurcissoit celle de l'autre. En dix années d'administration, vous avez retourné ces deux situations de point en point, & transporté à la contrée opposée la prospérité de votre pays, en ne laissant à celui-ci que l'épuisement & un gouffre ---.

M. DE CALONNE.

Que voulez-vous que l'on réponde à des imputations ainsi *in globo*?

M. HASTING.

Si vous aimez les détails, il ne les a pas plus épargnés.

M. DE CALONNE.

Voyons donc la suite.

M. HASTING.

La voici: — Un autre objet du vœu continuel de ces superbes Insulaires, étoit de voir rabaisser l'orgueil de leur rivale à la face de la terre; & vous les avez servis au-delà de leurs espérances. Avant de l'amener à se flétrir au dehors, vous l'avez abreuvée d'humiliations au dedans. Chacune de vos opérations, est un désastre & un affront: vous avez frauduleusement engraisé les Agioteurs avec les revenus publics, & profané 80 millions par cette pâture. ---

M. DE CALONNE.

Voilà qui est bien débuté! Précisément par la fin.

M. HASTING.

J'adopte fort, au contraire, la solidité de son ordre de matière. Les vivres, la subsistance, en un mot, le *repaitre*, après qu'il a parlé d'*abreuver*, voilà comme on doit commencer. J'ignore, seulement, pourquoi il a doublement sous-ligné le mot, *frauduleusement*, que le Parlement de Paris, accoutumé à infliger les expressions *patibulaires*, employoit tout simplement, comme le mot adverbial propre au même

---

(1) Ils se sont un peu corrigés de ce défaut.



reproche qu'il vous faisoit de tant de *fourages fanés* ,  
*profanés*. Je reviens au texte. — *Vous avez altéré , sous-*  
*altéré sa monnoie , comme auroit fait un Juif. ---*

M. DE CALONNE.

Voilà qui est indigne!

M. HASTING.

Et encore plus injuste; car il devoit dire, *comme*  
*n'auroit pas fait un Juif*, & ainsi que je m'en exprimais  
il y a un moment. Mais que voulez-vous, mon cher  
*confre*? quand la passion emporte, on perd toute  
équité. Tout comme, encore, il met les Juifs en  
lutte avec vous; tandis que je les ai jettés à leur  
place, c'est-à-dire, à vos pieds, pour en ôter la  
poudre, *nouvelles Magdelaines*, avec les blonds cheveux  
de leurs mentons. Je retourne à mes fonctions. — *Vous*  
*avez incarcéré sa Capitale, vous avez prodigué des trésors,*  
*pour décorer le mur de sa prison, & changer chaque guichet en*  
*un Temple. La Reine des Cités a été ainsi abandonnée aux*  
*Publicains!* — Il ne me paroît nullement fondé dans son  
humeur, contre le luxe que vous avez déployé dans  
une prison Royale. Vouloit-il donc que l'on mît *la*  
*Reine des Cités* dans un *cul-de-basse-fosse*? Qu'il est, au  
contraire, bien mieux imaginé, coute qu'il coute,  
que l'on ne puisse plus entrer dans Paris, même par  
la plus petite rue crottée, sans être fouillé, ailleurs  
que dans un monument. Chaque barricade est donc  
devenue un Temple. En y arrivant, l'Etranger est seu-  
lement un peu surpris, d'en voir sortir le *Grand-Prêtre*  
*presque sans culotte*, qui vient visiter le sac de nuit. Mais  
croyez-moi, laissez votre Détracteur se déchaîner.  
Quoiqu'il fasse, une pareille *chaîne* de monuments, ou  
un tel monument de *chaînes*, vous attachera la posté-  
rité. L'Europe a donc aussi sa *grande muraille*, capable  
de séparer une ville d'avec la campagne, & de faire  
Pendant avec celle qui, en Asie, sépare la Chine  
d'avec la Tartarie! *La Reine des Cités!* A coup sûr,  
notre homme est de Paris. Ces *Badauts* croient qu'il



n'y a que *Paris* dans le monde. On sent encore qu'il a eu en vu le *Regina Gentium facta est sub tributo*, tiré d'une lamentation connue. Mais, M. de Calonne, ce *Jérémie Parisien*, entr'autres malheurs, ne déploieroit-il pas aussi celui d'avoir été oublié de votre caissier, à la fin de la semaine, ou plutôt au commencement; car je pense que vous la faite payer d'avance aux Prophètes, comme à des gens qui, eux-mêmes, vous avancent l'avenir?

M. DE CALONNE.

Je crois que le ressentiment entre, pour beau-coup, dans les motifs qui m'ont attiré cette pièce; j'entrevois, à peu-près, de qui elle peut venir. Mais voyons si la suite confirmera ces premiers soupçons.

M. HASTING.

Je reprends où j'en étois resté, — comme pour narguer en joignant la mendicité aux profusions.....

M. DE CALONNE.

Parler de mendicité à cette Nation, tandis que l'on fait, qu'en général, un Français est l'homme du monde le plus répugnant à demander l'aumône!

M. HASTING.

Si le Français ne fait pas demander l'aumône, il la fait au moins bien emprunter. Je poursuis ma lecture. — Tandis que vous deshonoriez 36 millions à loger chaque Commis-de-barrière dans un Palais, vous faisiez quêter deux millions, pour mettre à couvert les malades de l'Hôtel-Dieu.

M. DE CALONNE.

Ce qu'il appelle là une quête, avoit été calqué sur vos souscriptions.

M. HASTING.

Lesquelles, dans un grand nombre de cas, ne sont pas autres que des quêtes. Le dire de l'Auteur n'a donc, en cela, rien d'impropre, mais bien, en ce qu'il semble insinuer, que vous deviez plutôt faire quêter pour les Commis-de-barrières qui ont déjà un air assez piteux entre les colonnes de leurs nouveaux logemens, & appliquer la grande somme aux malades



de l'Hôtel-Dieu, à qui il ne faut que de la rufanie & de la charpie. Non, quoiqu'en dise notre homme, les 36 millions convenoient bien aux Commis. Il ne vous a manqué que de songer à les consulter un peu, eux & leurs entrailles, qui vous auroient crié comme le Diable dans le Désert : *Dic lapides isti panes fiant.*

Quoiqu'il en soit, le seul hasard avoit produit des rencontres bien singulieres, au tableau de vos souscripteurs. On y voyoit une.... dite *Belle gorge*, qui vous avoit porté son écu, non le petit, mais l'autre, celui de six livres.

M. DE CALONNE.

C'étoit l'aumône de la *Veuve de l'Evangile*.

M. HASTING.

Je le crois, & le travail de ses charitables mains, durant peut être une semaine ! Une compagnie (pour le moins aussi pure, puisque c'étoit celle des Chartreux, qui tous, jusques au Portier, font veu de chasteté & de clôture) avoit, à-peu-près dans le même temps, contribué de douze mille livres. Ainsi, devant ou derriere le modeste écu, car je ne me rappelle pas lequel de ces deux postes occupoient ces bons Peres, on rencontroit donc l'offrande monacale, énorme, disproportionnée, presqu'incommensurable, le résultat des forces de tous les membres, & paroissant, par le rapprochement, écraser l'humble pièce de cette Gorge évangélique. Je redeviens votre Lecteur — *Avec l'infidélité d'un Laquais, lorsqu'il trompe son Maître à l'achat ou à la vente, vous avez dérobé une portion du patrimoine de votre Roi, par le moyen des échanges que vous lui avez fait faire dans ses Domaines.* —

M. DE CALONNE.

Voilà une insolente imputation !

M. HASTING.

Au *Laquais* près, il n'y a là que ce que deux Notables ont demandé qu'on leur laissât prouver, & ce que votre Parlement a répété ; enforte que s'il ne



fait que rabâcher ainsi les déclamations d'autrui.... Mais j'appерçois du nouveau — Après avoir convoqué ses principaux sujets, pour leur faire recevoir son Bilan, vous l'avez laissé réduit à batailler avec ses Parlemens, pour l'emprunt d'une somme que votre prédécesseur lui trouvoit du jour au lendemain, & comme en jouant. Il se dépouille aujourd'hui pour combler la brèche que vous avez faite. Il diminue sa garde, dans un temps où elle lui seroit le plus nécessaire, si les cœurs de ses sujets étoient aliénables, & après que vous avez tout fait pour les lui aliéner (1). Quoiqu'il fasse, il ne peut retrouver une demie année de la subsistance de son peuple, éclipsee dans vos mains.

Quelqu'horrible que fût la détresse où vous avez réduit votre Pays, elle étoit peut-être encore supportable par un Peuple, qui consent à tout perdre, excepté l'honneur; mais elle a, enfin, amené l'impuissance totale de rien entreprendre au dehors, & avec elle le dernier des opprobres. Le Génie tutélaire qui, avant cette paix désolatrice, avoit secouru des Alliés lointains, avec des trésors, des Flottes & des Armées, veut envain aider aujourd'hui des Amis qu'il a à sa porte, & qu'il pouvoit atteindre, par mer & par terre! Par un épuisement radical de finances, par une absence complete de toutes ressources, le Dieu libérateur de l'Amérique en est réduit à abandonner des amis dans l'infortune; & quoiqu'il se révolte contre cet excès des malheurs qu'il est bien loin d'avoir mérités, il ne peut éloigner de ses lèvres cette dernière amertume de l'indigence, épargnée au calice de Louis XIV, dans les désastres de sa vieillesse. — L'Auteur a, par exemple, ici quelque raison. Il paroïsoit si aisé de porter secours à ces Amphibies, dans la mare d'eau voisine, où ils croassoient pitié & assistance. On avoit toutes les voitures à choix : le Coche d'eau & celui de terre.

---

(1) La preuve de cette assertion s'est trouvée les 5 & 6 Octobre dernier : ces journées ont donné aux Monarques une leçon terrible, avec une valeur, au vrai, de ces Maisons militaires, au milieu desquelles ils se regardent comme inaccessibles. Louis XVI a servi de Garde-du-Corps à la sienne, & l'a sauvée. La reconnoissance des peuples, voilà de ces Gardes que l'on ne force pas!



## M. DE CALONNE.

Je n'ai pas été dans le cas de vous interrompre durant tout ce dernier article, parce qu'il ne me regarde pas. Je ne suis pas responsable de ce qui se fait six mois après ma démission : d'ailleurs cet homme est un imposteur ; car on a secouru les HOLLANDAIS dont vous parlez.

## M. HASTING.

Voyez comme la calomnie séduit jusqu'à un ami, un *Confrere*. J'avois pris le parti de votre détracteur, sans songer qu'en effet on leur avoit dépêché, à pied, 57 Canoniers, & avec une telle précipitation, qu'ils étoient partis sans meche & sans pain. Quant à ce que l'on veut que vous soyez l'auteur des malheurs survenus depuis votre *décès civil*, je m'allarme, peu pour vous, de l'imputation que l'on vous fait de ces désastres *postumes*. Je me repose, avec vous, sur vos *jambes*, sur cette *réponse souveraine*, cette *raison première* des décrétés de prise-de-corps, laquelle vous dégage de toute responsabilité quelconque, & est devenue, chez vous, un *ratio prima, ultima, postuma*. Aussi après de si mauvaises chicanes, je vous proteste, que si vous ne l'interrompez pas plus que moi, dans la demie page qui reste....

## M. DE CALONNE.

J'aime beaucoup que M. Hasting semble me reprocher d'interrompre la lecture, tandis que c'est lui-même qui s'arrête à chaque instant, pour nous donner des commentaires en forme de paraphrases, & avec une telle diffusion, que le texte s'en perd de vue. C'est pourtant à ce dernier à quoi je m'attache, & c'est lui que je recherche ; en sorte que si, pour l'obtenir avec votre silence, Monsieur Hasting, il ne faut que vous promettre de me taire, j'y consens volontiers.



M. HASTING.

Ce n'est peut-être pas trop reconnoître mes travaux de Commentateur, & la peine que je prends de dérider un texte lugubre, où il n'est question que de famine & de désolation. Sans le discuter, ce qui seroit encore pris pour des Annotations, pour lesquelles vous avez une aversion décidée, je vais vous donner ce texte que vous leur préférez. — *C'est en creusant ainsi la sépulture de l'honneur Français, qui avoit survécu aux désastres de Blenheim & de la Hogue, que vous avez acquis les plus grands droits sur nos généreux Antagonistes. Sans doute que si l'idolâtrie étoit reçue dans l'isle de nos Rivaux, on vous y adoreroit, comme en Egypte on adoroit l'Ichneumon, qui entre dans la gueule du Crocodile endormi, ronge les entrailles de cet ennemi commun, & le laisse expirant en lui sortant du corps par le flanc. Mais si la religion s'oppose à ce qu'on vous y honore par le culte divin, vous devez trouver tout ce qui le remplace chez ce peuple reconnoissant. Tous les autres honneurs vous y attendent, & jusqu'à ceux de l'ovation, dont il a soin de récompenser les Héros ses Bienfaiteurs. Maintenant donc, infidèle & ingrat Sully, Administrateur transfuge, évadé des marches du trône & de celles de l'échafaud, allez, Ministre Pirate, chargé des dépouilles & des malédictions de vos concitoyens désolés durant la paix; marchez, environné de palmes flétries & des verges que vous réservoit la Justice; osez, chez l'ennemi, fugitif vainqueur, triompher de votre Patrie laissée dans les larmes, & de votre souverain encore occupé d'une main à détacher votre image du gibet, & de l'autre à essuyer les pleurs de son Peuple.*

M. DE CALONNE,

Voilà d'infâmes reproches! Je ferai sentir à celui qui se permet d'écrire de si effroyables invectives. ....

M. HASTING.

Que ferez-vous? savez-vous que vous n'avez plus la Bastille à vos ordres? J'ai donc pris ces feuillets avec moi & vous les remets, pour vous mettre à même de les prendre en considération. J'aurois mauvaise grâce en m'ingérant à vous diriger dans cette bagatelle, moi, qui étoit venu pour demander vos avis dans une affaire bien autrement importante.



M. DE CALONNE.

Nous nous en occupions, en effet, & du meilleur parti à prendre. Vous pardonnerez, si un peu de trouble ou m'a jeté cette fin de lecture, m'a fait perdre le point précis où nous en étions. . . . Attendez. . . . Je pense cependant que nous parlions du voyage de France, & je persiste à croire que vous ne pouvez mieux faire ; car enfin, mon cher *Confrère*, n'avez-vous pas *ichneumoné* de votre côté, & bien mérité du continent, par le mal que vous avez fait à l'Isle sa voisine ; le tout, pour me servir des jolies expressions & interprétations de notre calomniateur, lesquelles j'ai encore plus sur le cœur qu'à la bouche ?

M. HASTING.

Il y a, Monsieur de Calonne, une différence bien sensible entre nos deux causes : la mienne, il faut vous le dire, n'est pas aussi *délabrée* que la votre. Les éloges que je vous ai donnés ne doivent pas vous égarer dans cette comparaison. Ils sont ceux que vous méritez de tout *Confrère*, mais ils ne vous protégeroient en rien dans un *Areopage*. Je peux faire valoir des moyens de défense, que vous êtes bien loin d'avoir. C'est un peuple fiers qui a fourni l'aliment de la cupidité que l'on me reproche. C'est aux dépens de l'Indien, lequel, ne se présentant jamais devant ses Souverains qu'un présent à la main, indique bien qu'il s'attend. . . .

M. DE CALONNE.

Je compte bien que les braves gens se seront attendus à quelques coups d'aune de la part des *Guerriers d'étoffe*, que les *mousselines* navissoient en admiration, & qui voudroient *raconter* les *mousselines* ; mais il y a loin de là à toutes les cruautés, que les *Caligula*, les *Attilas*, les *Toitilas*, & tous les autres Gouverneurs, comme vous en *la*, ne se sont pas permis envers leurs *Pissérans*. Je crois que vous en conviendrez, Monsieur *Hastila* : vous souriez ! J'estropie peut-



être votre nom ? Il y a en effet une syllabe que je peux avoir omise. Vous voudrez bien, Monsieur *Hastigula*, excuser un Etranger. Après tout, ma précédente observation ne tendoit qu'à vous engager à ne point vous abuser sur votre position.

M. HASTING.

Plus je l'examine, plus j'y trouve de ressources, & plus il se présente de motifs propres à me faire parvenir à fléchir ma Patrie. Mes déportemens ne lui ont rien coûté. Bien plus, ils l'ont enrichie. Enivrée de prospérités qu'elle me doit en grande partie, elle ne se plaint que d'un peu d'orgueil blessé dans son caractère. Quelques Peuples du Nord, dans leur pauvreté, se féliciteroient peut-être d'avoir été ainsi flétris. Elle veut imposer, à ses Marchands couronnés dans l'Inde, des vertus Européennes qui ne sont pas faites pour ce pays lointain. Elle ne réussiroit pas plus à y faire comprendre l'exercice de ces vertus ou la vengeance de leur mépris, que cet Hollandois n'est parvenu à faire entendre, à un Monarque Indien, comment la Hollande n'avoit pas de Roi. D'autres lieux, d'autres mœurs, nécessitent un autre Code. L'Asie est presque autant dévouée à la spoliation, que l'Afrique à l'esclavage personnel. J'ai dépouillé l'Indien, par le même droit que l'on enchaîne l'Africain, & qu'ensuite, en Amérique, on le déchire de coups. En quoi, plus que le Créole, ai-je mérité l'animadversion de ma Nation ? Il n'est pas encore démontré, si on ne l'égèreroit pas elle-même, si on ne lui feroit pas manquer à son bonheur en la décidant toute seule parmi les autres Nations, à s'abstenir de violenter le commerce de l'Inde, & de se pourvoir de bestiaux en Nigritie ; car alors, il faut qu'elle remplace la force par de l'or, & les bête-de-sommes noires par ses enfans. Elle n'a pas à répondre des iniquités de l'ordre général ; elle n'a qu'à jouir des dispo-



fitions de la Nature, qui a placé le commerce de l'Inde en des boutiques bastionnées, & fait de l'Afrique une vaste étable. Je ne suis pas plus responsable de l'illégale réunion des pouvoirs qui m'ont été confiés. Mes fautes sont dues à ce monstrueux assemblage. Pourquoi m'a-t-on mis le fer dans une main, une balance dans l'autre, & échauffé dans mon cœur l'insatiable avidité du Marchand? Mon crime n'est que cette dernière vertu mercantile outrée. Je suis bien loin d'avoir déchiré le sein National, ou même offensé les regards maternels de ma Patrie. Mes excès se sont évaporés au loin, dans une terre étrangère à l'humanité. Enfin, je conçois trop mon pays, pour n'être pas certain que l'on y appréciera, que l'on y récompensera la démarche fière dans le malheur, & qui rend, digne encore de ses concitoyens, celui qui, pouvant se soustraire, a préféré remettre sa vie & son honneur à l'équité ou à la clémence de ses compatriotes.

M. DE CALONNE.

J'ai bien peur que votre acharnement, à poursuivre une fumée, ne vous soit fatal.

M. HASTING.

Mais, Monsieur de Calonne, n'est-ce pas la poursuite de la même fumée qui vous a fait convoquer l'Assemblée des Notables, opération dans laquelle vous n'aviez pas même le mérite de l'invention? On y reconnoît, tout de suite, l'idée agrandie des Assemblées Provinciales, établies par votre prédécesseur. Encore, l'expérience a-t-elle prouvé l'utilité de celle-ci, tandis qu'elle dépose contre votre Assemblée, au point que les Membres eux-mêmes, se sont regardés comme incapables du service que vous en attendiez; (celui de représenter la Nation) & qu'ils ont fini par mettre en *motion*, des chefs d'accusation qui vous ont culbuté.



M. D E C A L O N N E.

La gloire n'est une fumée, & sa recherche une faiblesse, que lorsque la vie n'est pas assurée. Or, mon col étoit toujours à couvert, même en supposant, à ma démarche, l'issue la plus malheureuse. J'ai donc pu me livrer à la poursuite de la renommée; & pour ainsi dire, *jouer mon honneur à pair, à non*, dans cette critique opération, dont le succès m'immortalisoit incontestablement. La grandeur de la révolution embrassant tout le royaume, auroit couvert & fait perdre de vue l'antériorité de la petite Assemblée sur la grande, aussi bien que la mémoire de l'inventeur. Vous avez vu avec quelle adresse je lui avois jetté le *déficit* sur le corps.

M. H A S T I N G.

Je me le rappelle. C'est en mentionnant les emprunts, & en omettant les bonifications qui en anihiloient la charge. Mais tout en admirant la délicatesse du *tour-de-main*, j'en ai blâmé l'époque d'exécution comme prématurée. C'étoit chose absolument impossible à faire passer, tant qu'il devoit rester un souffle de vie à l'Auteur du *Compte rendu* (1); & comme une réclamation victorieuse de sa part étoit facile à prévoir, c'est une faute impardonnable de l'avoir bravée. Ensorte que de quelque côté que l'on envisage cette opération, il ne s'y trouve pas un seul point, où, même un de vos amis, puisse fonder une excuse à votre consolation. Cette démarche a été pour vous un écueil abimant, où s'est engouffrée toute votre existence morale; & vous avez creusé ce gouffre de vos propres mains. C'est, en substance, comme si j'avois convoqué le *comité*, dans les vues d'en obtenir la couronne de l'immortalité.

(1) Ce *Compte rendu* étoit un chef-d'œuvre dans ce temps-là, & avant que le fameux *Livre-Rouge* vint faire le désespoir des Comptables, même les plus hypocrites.



M. DE CALONNE.

Qui vous dit que je ne m'en suis pas repenti ? Toutefois, dans quelque discrédit qu'elle soit à vos yeux, vous n'avez pourtant pas dédaigné d'y prendre votre grand moyen de défense, savoir : *que votre compagnie a été informée de tout, & qu'elle a tout approuvé*. La valeur de ces expressions se trouve dans mon discours à l'Assemblée des Notables, & notamment dans ces mots : *Tous ces états (des revenus publics) ont été mis sous les yeux du Roi ; il a tout approuvé, & j'ai pris ses ordres en conséquence.*

M. HASTING.

Mais, Monsieur de Calonne, il me semble que j'ai fait d'avantage, puisque j'ai partagé, avec la Compagnie, les profits de la générosité Indienne. Si donc vous avez mis de vains états sous les yeux de votre Souverain ; moi, j'ai mis de bonne & sonore monnoie dans la poche de la mienne.

M. DE CALONNE.

Ah ! Monsieur Hasting ! comme vous compromettez votre Souveraine par vos scrupules de complice, & votre conscience timorée dans les partages ! Toute cette candeur est bonne dans les honnêtes forêts de l'Inde ; mais en Europe elle vous fait tort, & ne peut qu'engager votre Compagnie à vous abandonner en vous défavouant. Voulez-vous donc qu'elle consente à laisser voir ce que, pour sa part, il lui est revenu de l'oppression exercée sur l'infortuné Nabab Mahomet Reza-Cawn ; ce que lui a valu la famine artificielle, à l'aide de laquelle vous avez presque dépeuplé l'Inde ? Elle souffriroit qu'on aperçût dans ses livres sa cotisation dans la corruption des Juges ; qu'on y lut telle somme à supporter par la Compagnie pour sa moitié d'un tout, employé à faire condamner à une mort injuste le Bramine Nucomar dont les réclamations embarrassoient ? Comment espérer que, dans ses écritures, elle avoue avoir profité sciemment du plus infâme des trafics ? Quoi ! l'exposition des charmes de Vierges Indiennes s'y trou-



veroit avoir produit une somme dont l'indigne moitié auroit pollué la caisse de la Direction? Quoi! les soldats de la garde des prisons auroient acheté le droit de violer les filles dans les cours des Tribunaux; les geoliers auroient payé pour jouir des meres dans les cachots; & la répartition de ces ordures se trouveroit étalée dans les registres de la Compagnie! Seroit-il possible que votre Souveraine, se déclarant la co-associée d'un Bourreau tel que votre *Devi-Sing*, pût s'abaïsser à partager avec ce Tortionnaire les produits de la question & les revenus de la torture? Convenez-en vous-même, y a-t-il quelque moyen d'exprimer l'horrible compte-à-demi avec ce même monstre votre instrument de tourmens, que M. Burke (1) appelle un démon incarné, qui, pour extorquer de l'argent faisoit, sous votre bonne protection, déchirer de coups les fils attachés avec les peres, arracher le bout de la mamelle à leurs malheureuses femmes, appliquer un feu lent aux parties que la pudeur ne permet pas de nommer, & laissoit ses Cannibales subalternes boire dans les sources de la génération & de la vie. Votre projet apparamment est de révolter vos lecteurs, & de faire avorter les femmes enceintes par une description détaillée d'atrocités, telles que M. Burke n'a pu en effleurer le récit, sans faire évanouir quelques-uns de ses auditeurs, & sans succomber lui-même à la pudeur qui lui fit se voiler le visage, de ses mains, en achevant son horrible narration.

Si donc vous m'en croyez, vous ne parlerez jamais d'avoir mis chose quelconque dans la poche de votre

---

(1) MM. Burke, Sheridan & Fox, sont les plus fameux orateurs de l'Angleterre, & Membres du Comité formé, par les Communes, pour diriger le procès intenté à M. Hastings.



Souveraine ; d'ailleurs, Monsieur Sheridan qui, d'une main, vous fait tenir un sceptre ensanglanté, vous met bien l'autre dans la poche d'autrui ; mais, c'est à tout autre chose que d'y mettre de l'or, qu'il occupe cette *précieuse* main. En réfléchissant combien l'on est enclin à voir tout de travers, vous vous seriez épargné ces inutiles & contraires sacrifices. De simples images de comptes, des colonnes de nombres bien arrangés, du noir mis sur du blanc en forme d'états, vous auroient bien mieux servi. Ces seules *superficies bigarrées*, mises avec art sous les yeux de votre Souveraine, & en flattant sa vanité, vous l'auroient attachée pour jamais. Ainsi, dans vos longues & peu amusantes *défenses*, aussi bien que précédemment dans votre conduite dans l'Inde, il vous eût été utile d'avoir eu la connoissance de cette maxime, en conclusion de ce que nous venons de dire : savoir, qu'un comptable doit mettre les états sous les yeux & l'or dans sa poche.

M. HASTING.

Ce qui vous est arrivé dans l'Assemblée des Notables, & faisoit le sujet de notre entretien un moment auparavant, démontre, pourtant encore, que les états à mettre sous les yeux, doivent être bons ainsi que l'or à mettre dans la poche. Votre maxime, fautive d'articuler cette qualité, est donc fautive. Quant à mes *défenses*, il peut se faire que vous ne les ayez pas trouvées fort récréatives. Mais croyez-vous que votre *Mémoire justificatif* le soit d'avantage ? Il est d'un ennui insupportable.

M. DE CALONNE.

Ah ! mon cher, que me dites-vous-là ? Vous êtes le premier qui m'ait enfin éclairé par un aveu qui ne peut m'être suspect ; car il est dû à un peu de ressentiment : falloit-il donc une offense, involontaire & légère si vous voulez, mais enfin, toujours une

D



offense, pour me faire obtenir de vous cette vérité, que mes autres amis me refusent. Ils se taisent, quand je leur demande ce qu'ils en pensent.

M. HASTING.

Je ne vous ai parlé que comme le fera tout lecteur sincère. J'aurois, pourtant peut-être, dû retenir un premier mouvement.

M. DE CALONNE.

Et par-là, vous m'auriez dérobé la certitude, que j'ai maintenant, d'avoir obtenu le succès. Il m'est donc confirmé que j'ai atteint mon but!

M. HASTING.

Je ne comprends rien à votre succès; car je doute que vous ayez réussi à vous justifier dans l'esprit d'un seul lecteur, étant impossible de soutenir la lecture de votre *Mémoire*; ce que je vous répète, parce que je vois que cela ne vous défoblige pas. Assurément quand vous vous seriez proposé de n'être pas lu....

M. DE CALONNE.

Précisément; car vous m'arrachez mon secret.

M. HASTING.

En écrivant, vous avez voulu qu'on ne vous lût pas?

M. DE CALONNE.

Je m'explique: je me suis proposé qu'il n'y eût personne capable d'achever la lecture de mon ouvrage.

M. HASTING.

Votre but ayant été tel, vous avez, en effet, complètement réussi. Mais, bon Dieu! pourquoi composer un Livre aussi laborieusement; car, dans le peu que l'on en lit, on sent qu'il vous a coûté, & tout cela pour n'avoir point de lecteurs?

M. DE CALONNE.

Comment point de lecteurs?

M. HASTING.

Il me semble au moins que c'est ce dont vous conveniez vous-même.



M. DE CALONNE.

Des lecteurs ! je les ai eu tels que je les demandois ; ne lisant que le titre & les premières pages.

M. HASTING.

Oh ! de ceux-là vous en avez eu beaucoup , presque tout le monde ; car le titre de votre ouvrage est intéressant : cette lecture me promettoit à moi-même au commencement. ....

M. DE CALONNE.

Eh bien ! me voilà donc justifié dans l'esprit de tout le monde , & dans le vôtre aussi , puisque. ....

M. HASTING.

Justifié dans l'esprit de gens qui ne vous ont ni lu , ni compris !

M. DE CALONNE.

Et qui , conséquemment , ne m'ont point condamné. On est justifié , lorsque l'on ne peut être condamné. Vous n'avez pas à rejeter cette maxime , une des bases de votre Jurisprudence Criminelle. Or comme il est , suivant vous , impossible que l'on me lise , & encore moins qu'on me comprenne , il est donc également impossible que l'on me condamne ; d'où s'ensuit ma justification ; d'où s'ensuit que j'ai atteint le but que je me suis proposé dans mon ouvrage , puisque son seul titre m'établit une justification ; tandis que son contenu , en rendant tout examen & contradiction impossibles , me préserve de la condamnation. C'est en quoi les Auteurs des papiers publics ne me comprenoient pas , lorsqu'ils vouloient , à force d'élagation , de commentaires , d'enjolivemens & de transformations , rendre mon *Mémoire* supportable. Je suis , assurément , plein de reconnaissance pour leur bonne volonté ; mais elle me perdoit , sans le fond d'ennui resté vainqueur de tous leurs travaux , & qui m'a procuré le salut que j'en attendois.

M. HASTING.

C'est avec intention d'ennuyer que vous avez travaillé ?



M. DE CALONNE.

Pourquoi pas? Chacun se défend comme il peut, & avec ses moyens. Les Turcs en sont venus à se défendre avec la peste, qu'ils répandent dans l'Armée ennemie, par l'inoculation des Prisonniers qu'ils font, & qu'ils laissent ensuite échapper, afin qu'en rejoignant les leurs, ils leur communiquent la contagion. Il y a en Amérique un animal, à qui on a donné les noms les plus désastreux, & qui ne se défend pas autrement, qu'en infectant subitement l'atmosphère à une lieue à la ronde, au point que le Chasseur le plus déterminé en est arrêté, & contraint d'abandonner sa poursuite. Pour moi, je me défends avec l'ennui. Les circonstances aussi demandoient des ressources neuves. En quittant la France, je n'avois pourvu qu'à la sûreté de ma personne. Quand ensuite je mis la main à l'œuvre pour me justifier, c'est alors que j'entrevis toute la difficulté de le faire; tant la calomnie avoit fait de progrès! la calomnie, M. Hastings!....

M. HASTING.

Hélas! oui, la calomnie, M. de Calonne!

M. DE CALONNE.

Lors donc que je désespérois d'échapper à la calomnie, il m'est venu dans l'idée tout ce singulier état de défense. La théorie & la méthode m'en étoient absolument nouvelles. Mais la méditation, le travail & peut-être un heureux fond, m'ont servi & fait faire de rapides progrès: enfin je l'ai réduit en art. Je ne veux vous donner qu'un exemple ou deux de son application. Le premier se trouve vers la fin de mon *Mémoire justificatif*. Vous sentez que les moyens ordinaires de diffusion & de répétition avoient d'abord été prodigués. On avoit donc épuisé tout ce qui est capable de dégouter un lecteur, lorsqu'on en étoit à la péroraison, le lieu naturel de ce qu'il y a de plus pathétique en tout genre d'éloquence. Un de mes prédécesseurs m'a fourni le trait, où j'ai pu déployer



le merveilleux de ma nouvelle théorie. C'étoit une répétition, & déjà une cause de dégoût. De plus, ce trait sublime & déchirant, une première fois, avoit été vu & revu avec satiété, dans une pièce appelée *la partie de Chasse d'Henri IV.* Je saisis cette occurrence heureuse, qui me rendait mon ennui, pour ainsi dire, du *second degré.* Enfin, par la manière insidieusement gauche dont je m'approprie le passage en question, il arrive que la *puissance nauséabonde* devient du *troisième ordre.* C'est préparé pour que l'on ne puisse pas y tenir. Il faut que le livre tombe des mains. C'est, au reste, le dernier *réduit* de la place, & pour mettre, inmanquablement, à mort tout abandonné, tout forcené, assez heureux pour avoir échappé à tous les *défilés*, à tous les *coupes-gorges* & à toutes les embuches, dispersés dans le corps de la défense, & qui servent *d'ouvrages-avanés* à ce dernier trait, que l'on peut regarder comme *le dernier mur*, & la *Tour-bastionnée* de cette fortification.

M. HASTING.

Comptez-vous publier ce Mémoire en Anglais?

M. DE CALONNE.

Par le but que je vous ai dit m'être proposé, de m'être défendu sans qu'il y ait eu rien de prononcé, vous pouvez juger que ce n'est pas moi qui cherchera à le faire passer dans une autre langue.

M. HASTING.

Vous vous êtes donc borné à ennuyer les Français? Malheureuse Nation! finir par l'ennuyer, elle qui le craint tant! Il y a même un Auteur qui soutient que c'est chose impossible. Je ne me rappelle pas son nom. C'est celui qui a gagné un prix en Prusse, sur quelques points historiques de votre langue.

M. DE CALONNE.

Cet homme parle comme n'ayant aucune connoissance des premiers élémens de cet art. Si je le tenais lui-même, voire encore l'Académie qui l'a couronné, & que le jeu en valût la peine, vous me verriez arrar-



ger tout ce monde-là de la bonne manière : je ne voudrois pas que le *Distributeur de jettons* s'en sauvât. Il faut d'abord, M. Hasling, que vous vous mettiez bien dans l'esprit, que vous n'avez aucune idée du grand parti qu'il est possible de tirer de cette découverte. On peut profiter de quelques rencontres stimulantes, qui en multiplient les effets. La faim a cette propriété. Je suis déjà à même de vous en offrir un exemple. J'étais prié à dîner chez le Duc de Queensber..... le nom n'y fait rien. La compagnie étoit nombreuse, choisie, & assurément

Bien digne de pardon, si *Pennui* pardonnoit ! ( 1 )

J'étois sûr de mon Amphitryon : il est rare de trouver ensemble tant de circonstances favorables. Je profitai ici de leur heureuse réunion, pour dresser une *embuscade ennuyeuse*. Je me mis à fatiguer, de ma justification, toute la respectable Assemblée. Il n'y eut, durant long-temps, que des effets ordinaires ; & je n'en demandais d'abord pas d'avantage de mon éloquence. Je la modérai ainsi à dessein, jusqu'au moment de se mettre à table, & même jusqu'à ce que l'on se fût levé, sur l'annonce que l'on étoit servi. Alors, moi resté sur le sofa comme dans une tribune aux harangues, je les régalai de mon *Pathos* tout pur, & les tins ainsi à la torture, jusqu'à ce que j'en eussé obtenu bien au-delà d'une simple justification ; car le besoin de se soustraire à de tels déchiremens d'estomac, les avoit réunis dans une espèce d'*acclamation* unanime d'éloges & d'adulations, à quoi à la fin je me rendis, & je fus comme porté à la table dans le *triomphe d'Arristide*. Il ne m'est venu, que depuis, dans l'idée, que c'eût été alors le cas de faire venir un Notaire pour

---

(1) Le Prince de Gal... étoit un des convives :

*Ignoscenda quidem, si ignoscere tadia scirent !*



en dresser acte. On ne songe pas à tout. Sur les dents comme je les avois mis, ils l'auroient signé de leur sang, le tout pour se débarrasser de moi & manger : je ne les en regarde pourtant pas moins comme imbreignés de ma justification, qui aura pénétré leur substance, avec le chile de ce dîner.

Au reste, M. Hastings, je ne m'étends ainsi sur cet objet, que parce que je songe, depuis du temps, à vous en faire un moyen de salut.

M. HASTING.

Vous allez voir que, moi aussi, il me faudra ennuyer !

M. DE CALONNE.

Jenevous connois, en vérité, pas d'autres ressources. Mais de grace, expliquez-moi au juste l'ordre que vous suivez dans vos répliques, & enfin la marche adoptée dans la procédure qui vous concerne ?

M. HASTING.

Le voici : mes Adversaires parlent les premiers & pérorent. Je me défends. Il leur est accordé une légère réplique, & l'on prononce.

M. DE CALONNE.

Votre réponse ne fait que me confirmer dans ma première idée. Vous n'avez, réellement, pas d'autre expédient.

M. HASTING.

Sérieusement, M. de Calonne, vous croyez que je dois me servir de ce moyen ?

M. DE CALONNE.

Si je le crois ! Mais examinez vous-même, & reconnoissez que vous n'en avez pas d'autre. Comment avec les seules méthodes connues, entreprendre de répondre à toutes les pathétiques déclamations des Burkes, des Sheridans & des Fox. Ils sont fondés en faits ; ils vont tonner ; ils vont soulever contre vous les élémens ; ils vont invoquer le Ciel & les Enfers. Le premier est déjà destiné, comme



vous savez , à recevoir en leur nom les remerciemens de l'Inde. S'ils fond du Ciel un *Hérault*, à quoi emploieront-ils l'Enfer ? Le rire vous est interdit, lorsque vous en avez le plus grand besoin, pour refroidir leur brulante véhémence ; car, pour songer à lutter avec eux en chaleur, il vous faudroit le *feu Grégeois*. L'invention en est perdue : je vous offre un *froid Grégeois* dans l'ennui.

M. HASTING.

Voilà une maniere bien singuliere de combattre l'éloquence de mes adversaires.

M. DE CALONNE.

Qu'importe : c'est un moyen oratoire comme tout autre. Parce qu'il est de mon invention & neuf, est-il donc à rejeter ? Prenez patience ; mon *Mémoire justificatif* l'aura bientôt répandu : j'espère bien en rencontrer les endroits les plus intéressans dans les *lieux communs*....

M. HASTING.

De bonne-foi, M. de Calonne, vous vous faites un espoir de cette rencontre ?

M. DE CALONNE.

Affurément, je compte bien en voir les plus beaux morceaux cités dans les *lieux communs* de la premiere Rhétorique qui paroîtra.

M. HASTING.

A la bonne-heure... comme cela. Mais il me vient une objection : ce que vous pouvez employer comme homme de Plume, ne seroit peut-être pas convenable à un Militaire.

M. DE CALONNE.

Comment convenable à un Militaire ! mais songez donc que c'est une guerre terrible, que vous avez à soutenir. Vous ne m'entendrez dorénavant m'exprimer que sur le ton le plus guerrier, & vous reconnoîtrez qu'il est impossible de faire autrement : c'est la langue dont il nous faut faire usage, sans quoi nous ne serions pas entendus.

M.



M. HASTING.

Je me rappelle que vous en avez déjà fait grandement emploi, en m'expliquant tout l'art de la péroraison de votre Mémoire justificatif : vous ne m'avez pas fait grace d'une *traverse*.

M. DE CALONNE.

Je prévois avoir à en user encore bien davantage ; car il se dessine déjà dans ma tête un plan de campagne, propre à vous tirer des mains de l'ennemi, & tout pris dans les ressources de l'art par moi nouvellement découvert.

M. HASTING.

Cette invention peut vous avoir servi, à vous, qui êtes dans un bien autre cas. Si vous eussiez, comme moi, dépendu de la décision d'un nombre de Juges, il eut fait beau vous voir employer votre *lieu commun*, pour détourner le fatal *Guilty* (1).

M. DE CALONNE.

Eh-bien, précisément ; je veux vous prouver que votre salut est inmanquable par son emploi, & d'après la marche que vous avez vous-même indiquée être celle de votre procès. Un Juré, n'est-il pas vrai, ne doit point prononcer le mot *Guilty* sans sa conviction ; & cette conviction n'est pas complete, s'il ne vous a pas entendu ? Sans cela, il penchera *ad mitius*, & ne pourra se résoudre à vous condamner.

M. HASTING.

Incontestablement.

M. DE CALONNE.

Or, si vous avez l'art d'ennuyer assez, pour qu'il ne puisse, pas plus que tout autre, captiver son attention jusqu'à la fin de votre défense, il ne prononcera donc que le *not Guilty*, & vous voilà sauvé.

---

(1) *Guilty* (coupable) & *not Guilty* (non coupable), sont des paroles sacramentelles de la Jurisprudence criminelle des Anglais.



M. HASTING.

J'entrevois bien qu'il y auroit quelque espoir de succès, si l'ennui pouvoit être porté à ce degré.

M. DE CALONNE.

Mais cette dernière crainte vient uniquement, je vous le répète, de ce que vous n'avez aucune idée du point où l'on peut le faire arriver : il s'agit de le bien manier, & c'est à quoi il faut vous appliquer.

M. HASTING.

M'appliquer à ennuyer !

M. DE CALONNE.

Aimez-vous mieux être condamné ?

M. HASTING.

Non, sans doute.

M. DE CALONNE.

Eh-bien, il faut donc vous instruire dans ce nouvel art : je vous en applanirai l'entrée ; & , après deux ou trois leçons, je prétends vous voir déjà ennuyer fort proprement. Mais arrivés aux jours décisifs, c'est alors qu'il faudra déployer toutes les ressources du métier. Jusques-là vous avez de grands préparatifs à faire, & que leur nature guerrière doit faire classer parmi les armemens. Je vais vous en croquer un état qui puisse vous diriger : figurez-vous approvisionner un arsenal.

Je veux que vous vous attachiez au grand genre : vous me négligerez celui de la *Chaire*, qui se borne à procurer un doux bercement & un léger somme, favorables peut-être à la digestion ; mais hors de service pour nous dans ce moment. Il faut choisir un ennui bien concentré, d'une belle roche de glace, & en beaux prismes bien transparens. Il faut qu'il soit puissamment émisé, & cette dernière qualité est la plus précieuse. Elle doit s'y rencontrer au plus haut degré ; elle doit produire les soulevemens d'estomac jusqu'au vomissement, & un affadissement capable de jeter incontinent à terre un homme d'une complexion ordinaire, comme s'il étoit heurté par la foudre. Vous



avez par-là une espee d'arme de jet , qui vous met à même d'atteindre & de renverser de loin votre ennemi. Le plus robuste porte-faix ne doit pas lui-même rester long-temps sans succomber. Tout sujet fort ou foible doit d'abord en éprouver des nausées, un spasme distortif, & bientôt ensuite une cardialgie rebelle à tout autre remede, qu'à l'éloignement de la cause qui la produit. Les symptômes concomitans seront : Une inattention involontaire, des distractions violentes d'esprit, une acouphobie confirmée, & un délire raisonnable. Si nous avions, à notre disposition, des criminels condamnés à mort, ou des Negres qui les valent, nous en ferions des épreuves, que nous pourrions rapporter aux effets de quelques extraits de mon Mémoire justificatifs, lequel est, sans me flatter, le meilleur objet de comparaison que nous ayons en ce genre. *Cléopatre* & la fameuse *Locuste* éprouvoient ainsi les forces, & les doses de leurs poisons.

La vertu soporative que vous amalgamerez au nôtre, localement & suivant l'exigence des cas, sera de l'espee qui provoque le ronflement sterteur, & d'un bruit de tintamare. Les parties les plus étourdissantes d'un Orgue vous donneront des idées : on ne doit pas, vous pensez bien, y rencontrer de flutes douces ni de voix humaines : il vous faut un bon jeu de cromorne pour basse ; ensuite tous les cornets, les trompettes, toujours en nazard, & enfin tout ce qui constitue un bruit de guerre capable de bourreler un tympan d'oreille. Mais vous avez la foudre qui vous fournira de meilleurs modeles : vous y trouverez votre A-mi-la, & un objet de comparaison, pour l'intensité des effets. Quand Dieu même, placé dans la calotte de Wesminster-Hall, y feroit, à deux mains, gronder ses plus gros tonnerres des Canicules, il faut que votre abominable concert, lutteur victorieux...



M. HASTING.

En vérité, M. de Calonne, je ne vois rien, dans tout ceci, de ce ton guerrier auquel vous me prépariez dans l'annonce des armemens. On dirait que vous prenez la boutique d'un Apothicaire & l'orchestre d'un Musicien pour des Arsenaux.

M. DE CALONNE.

Comme on est injuste envers tout ce qui est nouveau ! Parce que M. Hasting n'a pas encore entendu parler de manifacter l'ennui en grand, ni vu sur pied des raffineries de cette substance, le voilà qui se répand en des reproches très-voisins du sarcasme, sans songer qu'on pourroit aussi-tôt les lui rétorquer ; on se bornera à le réfuter par lui-même. Qu'un Commandant l'ait promené dans tous les lieux remarquables d'un fort confié à ses soins ; après donc y avoir vu, à l'Arsenal même, épurer le salpêtre, & sur la place d'arme exercer des soldats à la marche, M. Hasting, au retour, s'il veut être conséquent, doit se plaindre, que ce qu'on lui avoit annoncé pour une forteresse, n'est qu'un laboratoire de Chymie & une salle de Maître à danser. Qu'il revienne donc à sa grande manière de voir, & ne m'interrompe plus en des momens, où j'ai le plus besoin de son attention.

M. HASTING.

Je passe condamnation, & vous assure que je suis, on ne peut d'avantage, disposé à vous entendre. Je vous demande seulement, par grace, de m'épargner, autant que possible, les termes techniques ; afin que je ne sois pas obligé de suivre un cours de Chymie ou de Métallurgie, pour pouvoir comprendre quelque chose au vôtre.

M. DE CALONNE.

Eh ! mais, vous me faites songer. Vous ne feriez peut-être pas si mal, non pas de suivre, mais d'ouvrir vous-même, généreusement, un cours *gratuit* de Métallurgie toute *monroyée*, puisque vous ne connoissiez



que celle-là ; mais que vous la connoissiez bien. Vous trouveriez ainsi moyen de répondre à bien des objections, en faisant usage de raisonnemens, qu'en France on a nommés *irrésistibles*, & qui, s'ils n'ont pas cette force dans ce pays-ci, doivent, au moins, d'après mes connoissances générales, y avoir quelque efficacité.

M. HASTING.

Moi qui en suis natif, je vous assure que vous ne vous aventurez pas. Aussi n'est-ce pas le doute de son efficacité, qui m'éloigne d'avoir recours à cette logique ; mais seulement c'est que c'est une rude, une douloureuse *Chaire* à remplir. Quand il faut qu'un pauvre Professeur *détache* ou plutôt *se détache* de ces brillans Syllogismes, ce sont des déchiremens d'entrailles.... L'amour paternel n'en fait pas éprouver de plus cuisans.

M. DE CALONNE.

Je sens, comme vous, combien ces *séparations* sont sensibles. Vous m'en voyez tout attendri. Mais mon art qui peut vous en épargner beaucoup, doit vous en paraître plus précieux.

M. HASTING.

Aussi ai-je à vous prier de ne rien omettre de ce qui peut m'initier, au plutôt, dans les secrets d'une doctrine si utile, & en particulier si favorable à *l'amour paternel*.

M. DE CALONNE.

Je ne prétends, aujourd'hui, que vous exquisser en gros, la marche que vous aurez à tenir un jour d'affaire, celui où se prononcera la phrase fatale & décisive ; & pour lequel actuellement je vous suppose tout préparé, autant pour les enmagasinemens que pour l'exercice. Après donc que vous vous ferez fait un bon fond d'ennui, conditionné comme nous avons dit, il faut qu'il parte de vous, comme d'une embouchure fluviale, & se partage en deux torrens ; de manière pourtant que tout ce qui vous environne, dans une



moyenne sphere d'activité, en soit, outre cela, aussitôt atteint. L'Huissier doit en abandonner sa verge noire. Vos conseils eux-mêmes doivent en balbutier, comme frappés de paralysie. Les témoins doivent en déraisonner & se contre-dire. La plume doit tomber de la main des Tachygraphes. Qu'avons-nous besoin de ces écrivailleurs, qui ne sont là que pour épier si vous vous coupez.

Vous avez à faire la plus sérieuse attention au courant du fluide ennuyeux de votre gauche, & surtout à son approche du Comité, qui est comme le parc de la grosse Artillerie que vous avez à faire taire. Dans ce canton, vous me pousserez, & cela est possible, la force du baillement jusqu'à démantibuler la mâchoire. On a nombre d'exemples de ces déboitements de l'os maxillaire & de bouches ainsi restées béantes. Vous concevez quel avantage on auroit obtenu, si un pareil événement arrivoit à un Burke. Ce seroit la meilleure pièce de démontée pour tout le reste de la campagne. Les armes à feu sont sujettes à tant d'accidens ! Dès les premières salves, vous avez vu comme d'elle-même, ou peut-être faute d'avoir été égouvilonnée à temps, celle-ci a été considérablement endommagée dans la partie de son tonnerre ; au point qu'il a fallu interrompre son service & la laisser refroidir deux fois vingt-quatre heures. Si vous pouviez m'enclouer un Sheridan, à qui il ne faut pas moins que le Ciel pour Député, que nous bénirions le Député, en laissant là cette bouche-à-feu, hors de service, sur son affût.

Vous devez donc en cette partie viser à démonter, à ruiner en batterie. Ne vous précipitez point, examinez si vos coups portent. Observez sur-tout la face du combat, pour être à même de mettre à profit les hasards, qui souvent, à la guerre, l'emportent sur la connoissance de l'art & l'observation de ses préceptes.



Ce n'est rien de projeter un plan de combat, tranquillement & dans la tente, comme nous faisons. Le sublime est, sur le champ de bataille, d'en accommoder l'exécution, aux changemens de circonstances & d'évenemens. Le plus sublime encore est de ne préparer aucun plan; mais de pouvoir, à chaque moment, en concevoir un tout différent, tout calqué sur les nouveautés qui se présentent; & d'avoir ainsi, dans la mêlée même, un froid de tête, qui rende capable de pourvoir à ce qui ne peut être prévu. C'est par-là qu'excelloit votre fameux Malbouroug. Réduit à votre position, c'eût été un jeu pour lui d'ennuyer tout votre auditoire.

M. HASTING.

Je le crois bien, lui qui, si souvent, a ennuyé toute une armée Française. En vérité, l'Auteur des feuillets que je vous ai lus, ne déraisonnoit pas tant, en vous faisant sortir de la famille des Churchills. Votre froideur de tête établit une affinité entre vous & notre Héros.

M. DE CALONNE.

Je ne m'égarerai pourtant pas, jusqu'à me flatter d'avoir son génie. Mais j'ai l'art qui, en bien des cas, remplace ce grand don de la Nature; & c'est pour cela que vous me voyez tant travailler à vous en révéler les mystères les plus cachés. Je ferai outre cela en sorte de me trouver là les jours d'affaire, pour vous y encourager des yeux & de la main. C'est un meurtre que je ne puisse y être votre conseil. Je ne m'en rapporterois pas à d'autre qu'à moi pour vous les expédier.

J'aurois alors été à portée de me faire, à moi-même, justice de l'un des Artilleurs de cette batterie; mais vous pouvez me rendre ce service. Je l'ai trop à cœur pour ne pas vous engager à vous en occuper, & je n'avois garde d'oublier de vous en parler avant que nous quittassions le Comité. Il faut que vous



me montriez ce Canonier à tous les gens de votre parti, pour qu'on me l'abatte dès qu'il se fera voir à quelqu'embrasure. Vous ne pouvez vous méprendre & vous le reconnoîtrez tout de suite à un genre qui est à lui. Il est adroit, je vous en prévient (1). Je crois que s'il visoit à un Corbeau, sur un arbre perché, il en obtiendrait ce que le pauvre oiseau pourroit avoir dans le bec. Tout en allant à votre but, vous êtes à même de me venger d'un affront que je ne peux lui pardonner. *L'imbécillité de la Maison de Bourbon en finance*, a-t-il osé avancer en plein Parlement, à l'occasion des derniers troubles de la Hollande. L'outrage est indirect, & il n'a pas osé me heurter de front; mais entre Orateurs comme nous, on ne s'y méprend pas. On voit tout de suite qu'ayant pris le tout pour la partie, par une figure usitée en Rhétorique comme en finance, il a attaqué la Maison au lieu de l'Econome; mais que c'est sur celui-ci & conséquemment sur votre serviteur le Professeur d'ennui, que tombe le doux reproche d'imbécillité. Je m'en remets à vous de le châtier, pour son manque de respect, envers ses supérieurs, en maison comme en éloquence.

J'ai encore à vous recommander un sujet (2); mais en d'autres vues, & pour qu'on l'épargne, lorsqu'on se fera emparé de cette batterie. On le doit à son zèle pour l'édification des Chevaux. On le doit à sa pieuse ardeur, pour arrêter la marche criminelle de ceux de poste & pour supprimer une immoralité aussi choquante durant le service divin. Avec ces prin-

---

(1) Il veut parler de M. Fox, nom qui, en Anglais, signifie un Renard.

(2) Il n'a manqué que deux ou trois voix au succès de sa lugubre motion, tendante à noircir encore plus le Dimanche, qui est déjà en Angleterre un jour de deuil.



cipes religieux, on ne voyage pas vite. Il arrive toujours si tard, que le nom de *Vient-si-tard* lui en est resté. Il y a quelques semaines que, saisi d'un saint transport, il traversa le camp des *Peres Conscripts*, en criant, que dans 40 jours toute la *Ninive galopante* périroït. Le Conseil se forma aussitôt. Il y exposa que les prévarications de l'espèce Chevaline étoient montées vers le Ciel & avoient réveillé l'Eternel. Leur stupide profanation du *jour du Soleil*, ajouta-t-il, avoit à la fin provoqué la vengeance céleste, & lui, *Philippe Vient-si-tard*, avoit été chargé d'annoncer qu'elle alloit éclater. Une partie du Conseil panchoit à faire publier, que tous, sans distinction, depuis l'Etalon pere de famille jusqu'au poulain à la mamelle, eussent à s'humilier dans le sac & le fumier; à s'abstenir du pâturage & de l'abreuvoir, & à former un hennissement général, pour tâcher de fléchir le Très-Haut, & lui faire révoquer son arrêt. La majorité des avis fut que l'on abandonneroit cette race à sa perversité, y ayant tout lieu de désespérer de la conversion de Pécheurs aussi récalcitrans, & dont les pieds s'étoient, pour ainsi dire, racornis dans l'iniquité des grandes routes. On attend donc l'événement de la prédiction de ce *Jonas Postillon*. Vos gens le trouveront occupé à exhorter quelque cheval agonisant, & feront bon quartier à ce *Prophète équestre*, que la Mer & les Chevaux-Marins ne manqueroient pas de respecter.

Toujours sur votre gauche, en face du Comité, immédiatement au pied de la colline qu'occupe l'armée des Communes, & à une demi portée de notre arme se tient le bataillon sacré. Bien que ce nom pourroit vous faire appréhender les guerriers redoutables que fournissoit le bataillon du même nom dans les armées *Thébaines*, vous n'avez là ceux-ci que comme *Evêques*, c'est-à-dire, *Inspecteurs* & même comme *Médiateurs*, entre vous & le Ciel, dans un certain cas. Dans ma



Patrie, où ils ont une riche & puissante Colonie, je ne connois pas de plus grands Médiateurs. Il faut aussi qu'ils fassent grand cas de la médiation; car ils appellent leur Patriarche le Souverain Médiateur. Ils ne sont eux-mêmes, au moins chez nous, qu'un *médium* entre la femme & l'homme, & une race neutre de Héros qui se perpétuent sans postérité. Ils réunissent les attributs d'une belle femme aux privilèges du Monarque. Sous le nom de *confession*, l'on est à leurs pieds, comme à ceux d'une beauté. Ils en ont les juppons, le peignoir garni de dentelle; & on leur fait alors des confidences qu'on auroit peine à faire à celle-là. Dans le Sacrement de la *Confirmation* (car ils font un Sacrement des coups de poings qu'ils donnent) on est encore à leurs genoux, pour en être soufleté, comme par une belle offensée. Ils ne sont eux-mêmes nullement irrités, & vous font pourvoir d'avance d'une bande & d'une compresse huilée, le tout assez inutilement, la contusion n'ayant gueres de suite. Voulez-vous savoir pourquoi ils meurtissent ainsi leurs soldats? Le voici: c'est pour les raffermir dans la fidélité des sermens qu'ils ont faits à leurs drapeaux; en sorte qu'ils raffermissent & *confirment*, à peu-près comme vos plus forts spadassins jettent le monde par terre. Un Sacrement peinible, & qu'ils pouvoient faire administrer par un robuste Caporal, ils se le sont absolument réservé, apparemment comme un exercice viril qui les fit distinguer des Décès mortelles, que l'on n'encense & que l'on n'adore gueres plus qu'eux. Ils sont eux-mêmes de grands Adorateurs. C'est cette fade occupation qui, sans doute, a fait dégénérer, en France, leur caractère belliqueux, assez pour qu'ils y aient la mine de Poupous sous les armes, d'Amours en casques de roses, plutôt que cet air martial & affreux, qui convient à des Guerriers. D'une autre part, la personne



de ces *Viragos* est sacrée , comme celle de nos Rois. Ils ont des trônes ; ils gouvernent. Sous le nom de Clergé , ils ont un corps de troupes réglées, sur un pied respectable. Les Monasteres leur fournissent des Milices enrégimentées. Ils trouvent , dans les Ordres-Mendians, toutes les bête-de-sommes dont ils ont besoin. Les Capucins sont réservés pour la monture des Généraux , qui y rencontrent , quelquefois , des coursiers pleins de feu & de courage. Je ne fais dans quelle affaire très-chaude, qui a eu lieu dans l'Inde , il est dit que Saint *François-Xavier* eut deux Capucins de tués sous lui. Malgré mes soins, peut-être encore dans ces traits, reconnoîtriez-vous difficilement cette bande sacrée, que je veux vous indiquer. Les héros que je vous ai dépeints sont tels en *France* ; mais ils ont chez vous un air plus mâle , & décidément le sexe masculin. Leur habillement & leurs armes vous guideront mieux. Une grande casaque militaire de pourpre , dont ils ont découvert l'épaule des *Cesars* à jamais ; car ils s'accommodent de ce qu'il y a de beau & de bon, & ne rendent point. Une lance recourbée en volute par le haut, & si vous êtes revenu de l'Inde par l'*Egypte*, vous avez été à même de recueillir des traces démonstratives , que cette pique étoit jadis le sceptre des *Rois-Pasteurs*. Je vous dis que tout leur est bon. Observez bien leur armure de tête visiblement de la seconde main. C'est un casque sans panache & sans cimier , & qui , pour preuve qu'il a déjà servi, n'est gueres sans une fracture dans la calotte ; mais comme le tissu en est de pur or , ils n'ont pas honte de couvrir leur chef d'un pareil *Armet* félé. Au reste, si je cherche à vous les bien désigner, c'est pour que vous vous gardiez de vous abandonner dessus. Le succès d'un combat est si incertain ! vous pouvez avoir besoin d'eux. D'ailleurs l'usage de notre arme ne leur est pas inconnu. Elle



devient chez eux un pavot délicieux, réservé pour les temps de fêtes, comme vous voyez que la poudre à canon sert également aux horreurs de la guerre & aux réjouissances de la paix. En quittant le *Comité*, gagnez donc les hauteurs.

Vous rencontrez tout de suite le camp des *Communes*. Votre meilleur parti, je crois, est de changer aussitôt de plan & de me faire ronfler toute cette profonde Phalange. Vous y gagnerez de n'être point entendu du canton des Juges, & par conséquent de n'être point condamné. Vous obtiendrez cet effet, étant impossible que votre voix ne soit écrasée par ce faux-bourdon d'une armée. Les postes avancés & les vedettes de celle-ci, n'en communiqueront pas moins l'ennui à tous les corps environnans. Il pénétrera dans les pavillons vario-colores des Députés des Nations; s'attachera aux noires cohortes du *King-bench*; soumettra l'ouvrage à couronne attendant la loge *Chancelière*, & débouchera ainsi sur l'esplanade qui se trouve sur le devant de cette dernière.

Votre droite est loin de vous demander autant de dépense & de soins. En quittant les *Palus* fétides, & noircis de l'encre des *Tachygraphes*, vous trouvez un coteau qui peut être regardé comme la *Maingrelie* & la *Circassie* du théâtre où est établie la guerre *boccale* que vous avez à soutenir. Vous devez, à la belle Nation qui l'habite, un tout autre faire & de toutes autres maximes. La raison d'une défense légitime, fait excuser toute l'atrocité des mesures adoptées pour votre gauche. Rien ici ne pourroit justifier de pareilles horreurs envers une République de sensibles *Amazônes*, qui, bien qu'on les ait déjà trop attendries sur le sort de vos victimes, vous gardent encore des pleurs si vous succombez. Vous avez donc à respecter leurs bouches de roses; tous vos partis ont à observer la plus exacte neutralité, en traversant



leur contrée miséricordieuse, pour se joindre aux forces parvenues par la gauche, sur le devant de la loge *Chancelliere*.

La réunion se fera donc là, pour entrer en force dans le canton des *Juges*. C'est chez eux qu'est le *Palladium* à emporter. Il y a lieu d'espérer que la collection des forces ennuyeuses procurera une commotion assez semblable à celle que l'on obtient par l'expérience de *Leyde*, & auquel effet il n'y aura, indubitablement, ni *Juré*, ni *Conjuré*, ni *Parjuré*, qui puisse tenir. Je croirois faire une faute capitale dans la tactique que je vous enseigne, si je vous faisois employer la réunion de ces deux forces, ailleurs qu'à prendre ainsi, cet ouvrage, de revers. Vous ferez, cependant bien encore de diriger, sur un point d'attaque aussi intéressant, une troisième colonne, que vous pousserez en avant, tout droit devant vous, à travers les Chevaliers, les Barons & les Ducs; car, enfin, pourquoi encore des ménagemens? Par ceux déjà observés, vous vous êtes, en cas d'évenemens malheureux, assuré un réservoir de larmes, avec des Aumôniers pour vous & pour les chevaux de votre convoi. Tranquille sur les obseques, & n'ayant par-tout ailleurs à attendre aucun quartier, vous n'en avez conséquemment pas à accorder. Il faut donc que, sans pitié pour aucuns de cette populace titrée, vous me les fassiez tous passer au *fil de l'ennui*. Une pareille exécution vous nettoiera toute la plaine. Vous en découvrirez mieux les tortueux retranchemens des hommes de loix, les sombres casernes des Jurisconsultes & le sévère pavillon des Juges qu'ils protègent. Par-là enfin, vous complétez les mesures, qui vous assureront le succès du triple, grand & décisif assaut, que vous préparez de si loin.

C'est ici, M. *Hasting*, qu'il faut rassembler toutes les puissances de votre âme; car enfin si vous avez



reçu du Ciel une parcelle du génie ennuyeux ; si vous avez , à la mamelle , fait bailler votre Nourrice ; si dernièrement encore , en publiant votre défense , vous avez excédé la patience de vos Papetiers ; si mes préceptes , enfin , ont su perfectionner de si riches talens , & vous créer des moyens nouveaux ; c'est en ce moment-ci , digne objet des caresses de la Nature & de l'Art , que vous devez déployer un *vis tardiosa*. . . . . Mais , que vois-je ? vous pâlissez !

M. HASTING.

Je crois que , me regardant comme décidément condamné à mort , vous avez , comme Locuste , voulu éprouver sur moi vos poisons éloquens. Mes forces m'abandonnent. Je n'en puis plus ; je ne saurois résister plus long-temps aux cruelles nausées qui me tuent.

M. DE CALONNE.

Bien au contraire , mon cher , c'est le talent qui se déclare. Je vous regarde à présent comme tiré d'affaire. J'aurai donc encore sauvé le Sauveur de l'Inde. Que je vous embrasse , mon ami , comme un homme que j'ai ressuscité.

M. HASTING.

Qui se meurt , si vous n'avez un peu pitié. . . .

M. DE CALONNE.

C'est l'enthousiasme qui nous aura fait lever. Mais reposez-vous un moment , avant de vous en aller. Assoyez-vous ,

M. HASTING.

Non. Je m'assoierai en marchant ,

M. DE CALONNE.

Vous vous assoierez en marchant ?

M. HASTING.

Je vous disois , un peu en désordre , que , dans le moment même , j'ai le plus grand besoin de prendre l'air du dehors.

M. DE CALONNE.

En voilà donc assez pour cette séance. Mais comme il ne faut pas non plus que le bonheur de ce prélude



nous fasse négliger rien de ce qui peut contribuer à nous donner la victoire , prenez cet exemplaire de mon *Mémoire justificatif* pour le lire , le relire , & vous en pénétrer durant le temps que nous ne serons pas ensemble. Il doit être à présent votre manuel , & vous devez l'avoir à votre chevet pendant la nuit. Mais quand vous reverrai-je ?

M. HASTING.

Je ne puis vous dire le temps qu'il me faudra pour me remettre ; car je suis décidément fort mal.

M. DE CALONNE.

Rassurez-vous ; ce ne fera rien : vous ne serez pas hors de la porte , que vous ne ressentirez plus rien. Ces effets-ci ont quelque chose de ceux du mal de mer , qui disparaissent dès que l'on quitte cet élément. Cependant , mon Cher , il me reste bien d'autres conseils à vous donner.

M. HASTING.

Puisque vous êtes si bon , M. de Calonne , achevez de m'obliger ; donnez-moi le reste de vos conseils en argent.

M. DE CALONNE.

Vous vous moquez de moi : je suis en effet trop bon de vouloir , malgré lui , sauver ...

M. HASTING.

Je vous prie , M. de Calonne , de compatir aux maux que je souffre , & d'excuser l'incohérence d'idées qui peut en être la suite : vous ne m'avez pas assez ménagé. Je ne suis pas un porte-faix : voyez si je n'éprouve pas *les nausées , les défaillances , le délire raisonnable* & tous les effets que vous avez prédits ! Vous voulez donc que je vienne un autre jour chercher les *cardialgies rebelles , qui doivent suivre ....*

M. DE CALONNE.

Moi ! je vous ai pris pour un Marin , tandis que vous n'êtes , permettez-moi de vous le dire , qu'une famelette : néanmoins la leçon que je vous ai donnée



n'étoit peut-être pas assez élémentaire. Mon but, en cela, avoit été de vous procurer un avant-goût capable de vous faire rechercher l'acquisition de cette nouvelle science. Je me proportionnerai mieux une autre fois. Revenez me voir dès que vous le pourrez.

M. HASTING.

Adieu, M. de Calonne.

M. DE CALONNE.

Eh - bien ! vous commencez par oublier votre *Manuel* ! Je vais sonner pour...

M. HASTING.

Cela nous retiendrait encore ; j'aime mieux le prendre avec moi : j'ai ma voiture qui ne *chavirera* pas avec un tel *leste*. Je me sauve, M. de Calonne, en vous réitérant mes adieux.

M. DE CALONNE.

Jusqu'au revoir, donc, M. Hasting....

F I N.

## A P A R I S,

Chez Madame LESCLAPART, Libraire de MONSIEUR,  
Frere du Roi, rue du Roule, N.º 11, près du  
Pont-Neuf.

Et à l'Assemblée Nationale, vestibule du Manège,  
à côté du Bureau N.º 3, où elle reçoit les sous-  
criptions des différens Journaux, & se charge des  
distributions de MM. les Auteurs, & des commis-  
sions de Provinces.

De l'Imprimerie de C. J. GELÉ, rue du Fouare, n.º 10.



